3

RICHARD,

CŒUR DE LION,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

EN PROSE ET EN VERS, MIS EN MUSIQUE.

Repréſentée, pour la première fois, à Paris, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 21 Octobre 1784; & à Fontainebleau, devant leurs Majeſtés, le 25 Octobre 1785.

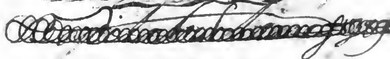
Nouvelle édition, conforme à la partition gravée.

par Sédaine





Perrin



A PARIS,

Chez les Libraires aſſociés.

M. DCC. LXXXVI.

65936

PERSONNAGES.

RICHARD,	M. Philippe.
MARGUERITE,	Mlle Colombe.
BLONDEL,	M. Clerval.
LE SÉNÉCHAL,	M. Courcelles.
FLORESTAN,	M. Meunier.
WILLIAMS,	M. Narbone.
LAURETTE,	Mme Dugafon.
BÉATRIX,	Mme Desforges.
ANTONIO,	Mlle Rofalie.

SUITE DE MARGUERITE.
VIEILLES.
VIEILLARDS.
OFFICIERS.
SOLDATS.

La Scene fe paffe au Château de Lints.

Digitized by Google



RICHARD, CŒUR DE LION, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théatre repréſente les environs d'un Château fort; on en voit les tours, les creneaux; il eſt élevé dans un lieu agreſte; des montagnes ſtériles & des forêts ſombres & touffus paroiſſent entourer le lieu. Sur un des côtés eſt une maiſon qui a l'apparence d'une Gentilhomiere, on en voit la porte; un banc eſt de l'autre côté.

(Pendant l'ouverture paſſent pluſieurs payſans avec leurs outils de travail ſur leurs épaules; il ſont en veſte, & portent leurs habits, & des havre-ſacs vuides. Ils traverſent le théatre, & pour avoir le temps d'y chanter, ils ont l'air d'attendre des Camarades qui les ſuivent.

LE CHŒUR DE PAYSANS.

CHANTONS, chantons,
Célébrons ce bon ménage;
Chantons, chantons,
Retournons dans nos maiſons.
Sais-tu que c'eſt demain
Que le vieux Mathurin

Refait ſon mariage :
Oui, le fait eſt certain,
Nous danſerons demain,
Nous boirons du bon vin.

COLETTE.

Antonio, je gage
En ce moment,
Eſt bien loin du village:
Ah ! quel cruel tourment.

AUTRE TROUPE DE PAYSANS.

Colette, c'eſt demain
Que le vieux Mathurin
Refait ſon mariage,
Le fait eſt certain ;
Fille, point de chagrin,
Nous danſerons demain,
Nous boirons du bon vin.

(L'ouverture continue.)

LE VIEUX MATHURIN.

Comment, c'eſt demain,
Que ton vieux Mathurin
Avec toi, ma femme, ſe remet en train.

LA VIEILLE FEMME.

Après cinquante ans,
Il eſt encore temps
De ſe montrer aiſe, & d'être contens.
On reprend le Chœur. Chantons.

SCENE PREMIERE.

BLONDEL, ANTONIO.

BLONDEL, *feignant d'être aveugle, il a un grand manteau, un Violon deſſous ; le petit garçon Antonio le conduit.*

ANTONIO, qu'eſt-ce que j'entends ? j'entends, je crois, chanter ?

ANTONIO.

Ce n'eſt rien ; c'eſt tout le hameau qui s'en retourne chez lui après l'ouvrage des champs ; le ſoleil eſt couché.

BLONDEL.

Où ſuis-je ici, mon petit ami ?

ANTONIO.

Vous n'êtes pas loin d'un château où il y a des tours, des creneaux ; je vois tout en haut un ſoldat qui fait faction avec ſon arbalête.

BLONDEL.

Je ſuis bien las.

ANTONIO.

Tenez, aſſeyez-vous ſur cette pierre, c'eſt un banc.

BLONDEL.

Ah ! je te remercie, (*il s'aſſied.*)

ANTONIO.

C'eſt un banc qui eſt vis-à-vis la porte d'une maiſon qui paroît être une ferme ; c'eſt comme une maiſon de Gentilhomme.

BLONDEL.

Eh bien, mon ami, vas t'informer ſi on peut m'y donner à coucher pour cette nuit.

ANTONIO.

Je vous retrouverai-là.

BLONDEL.

Ah ! je n'ai pas envie d'en ſortir ; quand on ne voit pas, on eſt bien forcé de reſter où on nous dit d'attendre ; ne manque pas de revenir.

ANTONIO.

Oh ! non, car vous m'avez bien payé ; mais, pere Blondel, j'ai quelque choſe à vous dire.

BLONDEL.

Quoi ?

ANTONIO.

Ah ! c'eſt que....

BLONDEL.

Dis, mon fils, dis, qu'eſt-ce que c'eſt ?

ANTONIO.

C'eſt que je ſuis bien fâché ; je ne pourrai pas vous conduire demain.

BLONDEL.

Hé ! pourquoi donc ?

ANTONIO.

C'eſt que je ſuis de noce ; mon grand pere & ma grand'mere ſe remarient, & mon petit-fils, qui eſt leur frere.

BLONDEL.

Ton petit-fils ! tu as un petit-fils ?

ANTONIO.

Oui, leur petit-fils, qui eſt mon frere, ſe marie auſſi le même jour de leur mariage, à une fille de ce canton.

BLONDEL.

Et, dis-moi, elle ne demeureroit pas dans ce château que tu dis, où il y a un ſoldat qui a une arbalête.

ANTONIO.

Non, non.

BLONDEL.

Mais, mon ami, demain, comment ferai-je pour me conduire ?

ANTONIO.

Ah ! je vous donnerai un de mes camarades ; il eſt un peu volage ; mais je vous ferai venir à la noce, & vous y jouerez du violon. Ah, ne vous embarraſſez pas.

BLONDEL.

Tu aimes donc bien à danſer.

ANTONIO.

La danſe n'eſt pas ce que j'aime,
Mais c'eſt la fille à Nicolas ;
Lorſque je la tiens par le bras,
Alors mon plaiſir eſt extrême,

Je la presse contre moi-même :
Et puis nous nous parlons tout bas,
Que je vous plains, vous ne la verrez pas.

BLONDEL.

C'est vrai, mon fils, je suis bien à plaindre.

ANTONIO.

Elle a quinze ans, moi j'en ai seize,
Ah ! si la mere Nicolas
N'étoit pas toujours sur nos pas :
Eh bien, quoique cela déplaise,
Auprès d'elle je suis bien aise;
Et puis nous nous parlons tout bas :
Que je vous plains, vous ne la verrez pas.

BLONDEL.

Continue, je crois la voir.

ANTONIO.

Vous la voyez, ah ! vous êtes aveugle.

Quelle est gentille ma Bergere !
Quand elle court dans le Vallon,
Oh ! c'est vraiment un papillon,
Ses pieds ne touchent pas à terre;
Je l'attrape, quoique légere,
Et puis nous nous parlons, &c.

BLONDEL.

Vas, mon fils, vas toujours voir si je pourrai trouver où passer cette nuit.

SCENE II.

BLONDEL, *seul*, (*il ôte sa barbe.*)

Oui, voilà des tours, voilà des fossés, des redoutes; c'est bien-là un château fort; il est éloigné des frontieres, dans un pays sauvage, au milieu des marais; il n'est propre qu'à renfermer des prisonniers d'état; on dit qu'on ne peut en approcher;

Digitized by Google

nous verrons, on se méfiera moins d'un homme que l'on croira aveugle. Orphée, animé par l'amour, s'est ouvert les enfers; les guichets de ces tours s'ouvriront peut-être aux accens de l'amitié.

ARIETTE.

O Richard! ô mon Roi!
L'univers t'abandonne;
Sur la terre, il n'est que moi
Qui s'intéresse à ta personne;
Moi seul dans l'univers
Voudrois briser tes fers,
Et tout le reste t'abandonne.
Et sa noble amie.... Ah! son cœur
Doit-être navré de douleur.
O Richard! ô mon Roi!
L'univers t'abandonne, &c.

Monarques, cherchez des amis,
Non sous les lauriers de la gloire,
Mais sous les myrthes favoris
Qu'offrent les filles de mémoire.
Un Troubadour
Est tout amour,
Fidélité, constance,
Et sans espoir de récompense.
O Richard! ô mon Roi!
L'univers t'abandonne;
Et c'est Blondel, il n'est que moi
Qui m'intéresse à ta personne.

Mais j'entends du bruit, remettons-nous, & reprenons notre rôle.



SCENE III.

SCENE III.

BLONDEL, WILLIAMS, GUILLOT. *Ensuite* LAURETTE.

WILLIAMS, *sort, tenant par l'oreille le paysan qui crie*: Ahi!

JE t'apprendrai à porter des lettres à ma fille.
Quoi! de la part du Gouverneur!

GUILLOT.

C'est de la part du Gouverneur!

BLONDEL, *à part.*

Ah! si c'étoit ce Gouverneur.

GUILLOT.

Il m'a dit de lui remettre
Cette lettre.

WILLIAMS.

Ma fille écoute un séducteur!
Non, ma Laurette
N'est point faite
Pour amuser le Gouverneur.
Et toi & toi,
Si tu reviens, c'est fait de toi.

GUILLOT.

Ce n'est pas moi
Qui reviendrai; non, sur ma foi.

WILLIAMS.

Dis, dis à ce Gouverneur
Que ma Laurette
N'est point faite
Pour écouter un séducteur!
Monsieur, Monsieur le Gouverneur
Me fait en ce jour trop d'honneur.

Digitized by Google

BLONDEL, *à part.*

Ah! si c'étoit le Gouverneur
De ce château : Dieux, quel bonheur!

GUILLOT.

Mais, c'est Monsieur le Gouverneur.

WILLIAMS.

Eh! que me fait ce Gouverneur;
Oui, sur ma foi,
Prends garde à toi.

(*A Laurette qui paroît.*)

Et toi, si jamais tu revois
Ce séducteur,
Tu sentiras
Si dans mon bras
Il est encor quelque vigueur.

BLONDEL.

S je pouvois, ah! quel bonheur! (*A part.*)
Mes bons amis, ne frappez pas,
Point de débats :
La paix, la paix, point de débats.

LAURETTE.

Mon pere, hélas!
Je ne vois pas
Le Gouverneur.

BLONDEL.

Ah! si c'étoit ce Gouverneur,
Ah! quel bonheur!
Mes bons amis,
Soyez unis :
Ah! point de fiel.
La paix du Ciel;
Point de débats,
Ne frappez pas :
Ah! si c'étoit ce Gouverneur. (*A part.*)

SCENE IV.

WILLIAMS, BLONDEL.

WILLIAMS.

RENTREZ dans la maiſon ; elle dit qu'elle ne l'a point vu, & qu'elle ne lui parle pas, & il lui écrit ; je voudrois bien connoître ce que dit cette lettre ; ils ont à préſent une maniere d'écrire qu'on ne peut déchiffrer. Si quelqu'un.... ce vieillard n'eſt pas de de ce pays-ci ; bon homme, ſavez-vous lire ?

BLONDEL.

Ah ! mon Dieu, oui, je ſais lire.

WILLIAMS.

Eh bien ! liſez-moi cela.

BLONDEL.

Ah ! mon bon Monſieur, je ſuis aveugle ; ces méchans Sarraſins m'ont brûlé les yeux avec une lame d'acier flamboyante ; mais, ne voyez-vous pas venir un petit garçon ?

WILLIAMS.

Oui.

BLONDEL.

C'eſt lui qui me conduit ; il ſait lire, & il vous lira tout ce que vous voudrez. Antonio, eſt-ce toi ?

SCENE V.

WILLIAMS, BLONDEL, ANTONIO.

ANTONIO.

OUI, c'eſt moi, pere Blondel.

BLONDEL.

Tu as été bien long-temps.

ANTONIO, *tout bas.*

Ah! c'eſt que je l'ai trouvée, & je lui ai dit un petit mot.

BLONDEL.

Tiens, lis la lettre de ce Monſieur que voilà; (*il affecte de le montrer où il n'eſt pas.*) & lis bien haut, & diſtinctement; lis, lis mon petit ami.

ANTONIO.

» Belle Laurette...

WILLIAMS.

Belle Laurette! voilà comme ils leur font tourner la tête.

ANTONIO.

» Belle Laurette, mon cœur ne peut ſe contenir
» de la joie qu'il reſſent par l'aſſurance que vous me
» donnez de m'aimer toujours.

WILLIAMS.

Ah! fille indigne! elle l'aime.

BLONDEL.

Laiſſez, laiſſez; continue.

ANTONIO.

» Si le priſonnier, que je ne peux quitter...

WILLIAMS.

Tant mieux.

BLONDEL, *à part.*

Le priſonnier!

ANTONIO.

» Si le priſonnier, que je ne peux quitter, me
» permettoit de ſortir pendant le jour, j'irois me
» jetter...

WILLAMS.

Fut-ce dans les foſſés de ton château.

BLONDEL.

Qu'il ne peut quitter.

ANTONIO.

» J'irois me jetter à vos pieds; mais cette nuit...
Il y a là des mots effacés.

BLONDEL.

Enſuite.

ANTONIO.

» Faites-moi dire par quelqu'un à quelle heure je
» pourrois vous parler. Votre tendre, fidele amant,
» & constant Chevalier, Floreſtan.

WILLIAMS.

Ah ! damnation ! goddam.

BLONDEL.

Goddam, eſt-ce que vous êtes Anglois ?

WILLIAMS.

Ah ! oui, je le ſuis.

BLONDEL.

Vigoureuſe nation ! eh ! comment eſt-il poſſible, que né un brave Anglois, vous ſoyez venu vous établir dans le fond de l'Allemagne, & dans un pays auſſi ſauvage qu'on m'a dit qu'il étoit ?

WILLIAMS.

Ah ! c'eſt trop long à vous raconter. Eſt-ce que nous dépendons de nous ? Il ne faut qu'une circonſtance pour nous envoyer bien loin.

BLONDEL.

Vous avez raiſon ; car moi je ſuis de l'Iſle de France, & me voilà ici : & de quelle Province d'Angleterre êtes-vous ?

WILLIAMS.

Du pays de Galles.

BLONDEL.

Vous êtes du pays de Galles ! Ah ! ſi j'avois la jouiſſance de mes yeux, que j'aurois de plaiſir à vous voir ! Et comment avez-vous quitté ce bon pays ?

WILLIAMS.

J'ai éte à la croiſade, à la Paleſtine.

BLONDEL.

A la Paleſtine ! & moi auſſi.

WILLIAMS.

Avec notre Roi.

BLONDEL.

Avec Richard, avec votre Roi ! & moi de même.

Digitized by Google

WILLIAMS.

Quand je ſuis revenu dans mon pays, n'ai-je pas trouvé mon pere mort.

BLONDEL.

Il étoit peut-être bien vieux ?

WILLIAMS.

Ah ! ce n'eſt pas de vieilleſſe : il avoit été tué par un Gentilhomme des environs, pour un lapin qu'il avoit tué ſur ſes terres. J'apprends cela en arrivant : je cours trouver ce Gentilhomme, & j'ai vengé la mort de mon pere par la ſienne.

BLONDEL.

Ainſi voilà deux hommes tués pour un lapin.

WILLIAMS.

Cela n'eſt que trop vrai.

BLONDEL.

Enfin vous vous êtes enfui ?

WILLIAMS.

Oui, j'ai eté obligé de fuir. La Juſtice a mangé mon château & mon fief, & je n'ai plus rien là-bas, qu'une ſentence de mort ; mais ici je ne les crains pas.

BLONDEL.

Mr. je vous demande pardon de toutes mes queſtions.

WILLIAMS.

Il ne me déplaît pas de parler de tout cela.

BLONDEL.

Et à la croiſade, vous avez donc connu le brave Roi Richard, ce héros, ce grand homme ?

WILLIAMS.

Oui, puiſque j'ai ſervi ſous lui.

BLONDEL.

Et ſans doute vous avez..... ?

WILLIAMS.

Mais j'ai affaire, & je crois que voilà cette voyageuſe qui va arriver.

SCENE VI.

BLONDEL, LAURETTE, ANTONIO.

Antonio pendant cette scene tire du pain d'un bissac, & va le manger sur le banc où s'est assis Blondel.

LAURETT.

AH ! bon homme ! je vous en prie, dites-moi ce que vous a dit mon pere ?

BLONDEL.

C'est vous qui êtes la belle Laurette ?

LAURETTE.

Oui, Monsieur.

BLONDELE.

Votre pere est fort irrité ; il sait ce que contient la lettre du Chevalier Florestan.

LAURETTE.

Oui, Florestan : c'est son nom. Est-ce qu'on a lu la lettre à mon pere ?

BLONDEL.

Non pas moi ; je suis aveugle, mais c'est mon petit conducteur.

ANTONIO. (*se levant*)

Oui, c'est moi : mais, est-ce que vous ne me l'aviez pas dit, de la lire ?

LAURETTE.

On auroit bien dû ne le pas faire.

BLONDEL.

Il l'auroit fait lire par un autre.

LAURETTE.

Cest vrai. Et que disoit la lettre ?

BLONDEL.

Que sans le prisonnier qu'il garde.... Et qu'est-ce que c'est que ce prisonnier ?

LAURETTE.

On ne dit pas ce qu'il est.

BLONDEL.

Que ſans le priſonnier qu'il garde, il viendroit ſe jetter à vos pieds.

LAURETTE.

Pauvre Chevalier !

BLONDEL.

Mais que cette nuit....

LAURETTE.

Cette nuit ! .. ah la nuit ! (*elle ſoupire & rêve.*)

Je crains de lui parler la nuit,
J'écoute trop tout ce qu'il dit;
Il me dit je vous aime, & je ſens malgré moi,
Je ſens mon cœur qui bat, & je ne ſais pourquoi :
Puis il prend ma main, il la preſſe
Avec tant de tendreſſe,
Que je ne ſais plus où j'en ſuis ;
Je veux le fuir, mais je ne puis ;
Ah ! pourquoi lui parler la nuit, &c.

BLONDEL.

Vous l'aimez donc bien, belle Laurette ?

LAURETTE.

Ah ! mon Dieu, oui, je l'aime bien !

BLONDEL.

En vérité, votre aveu eſt ſi naïf, que je ne peux m'empêcher de vous donner un conſeil.

LAURETTE.

Dites, dites. Je ne ſais ici à qui me confier ; mais votre air, votre âge : & puis vous ne pouvez me voir ; tout cela me donne la hardieſſe de vous parler, & me fait, je crois, moins rougir.

BLONDEL.

Hé ! bien, belle Laurette...

LAURETTE.

Mais, qui vous a dit que j'étois belle ?

BLONDEL.

Hélas ! pour moi, pauvre aveugle, la beauté d'une femme eſt dans le charme, dans la douceur de ſa voix.

LAURETTE.

LAURETTE.

Hé bien ?

BLONDEL.

Je vous dirai donc, que lorſque ces Chevaliers, ces gens de haute condition s'adreſſent à une jeune perſonne, d'un état inférieur, moins touchés ſouvent de la beauté, de la nobleſſe de ſon ame que de celle de leur extraction....

LAURETTE.

Hé bien ?

BLONDEL.

Ils ne ſe font quelquefois aucun ſcrupule de la tromper.

LAURETTE.

Mais ma nobleſſe eſt égale à la ſienne.

BLONDEL.

Le ſait-il ?

LAURETTL.

Sans doute. Quoique mon pere ait peu d'aiſance ; nous avons toujours vécu noblement ; & ſi je ne craignois ſa vivacité, vivacité qui heureuſement l'a forcé de s'établir dans ce pays-ci, je lui aurois confié les intentions du Chevalier.

BLONDEL.

C'eſt lui qui eſt le Gouverneur de ce château ?

LAURETTE.

Oui.

BLONDEL.

Et tout en attendant cette confiance en votre pere, vous le recevrez cette nuit : cette nuit ! Ce chevalier que vous aimez, vous lui parlerez cette nuit ! Ecoutez-moi, ceci n'eſt qu'une chanſonnette.

Un bandeau couvre les yeux
Du Dieu qui rend amoureux ;
Cela nous aprend, ſans doute,
Que ce petit Dieu badin
N'eſt jamais, jamais plus malin
Que quand il n'y voit goutte.

LAURETTE.

Ah ! redites moi, s'il vous plaît,
Ce joli couplet :
Ah ! je ne dois pas l'oublier,
Je veux le dire au Chevalier.

BLONDEL.

Très-volontier.

(Ils reprennent ensemble.)

Un bandeau, &c.

LAURETTE.

Ah ! voici je ne sais combien de personnes qui arrivent ; des chevaux, des chariots. C'est sans doute cette Dame qui vient loger ici : j'y cours.

BLONDEL.

Ecoutez donc, belle Laurette, j'ai quelque chose à vous dire.

LAURETTE.

De lui ?

BLONDEL.

Non.

LAURETTE.

Dites donc vîte.

BLONDEL.

Pourrai-je passer cette nuit, cette nuit-ci seulement, dans votre maison ?

LAURETTE.

Non : cela ne se peut pas. Mon pere, à la priere d'un ancien ami, a cédé, pour cette nuit seulement, sa maison toute entiere, à une grande Dame, &, à moins qu'elle ne le permette, nous ne pouvons pas disposer du plus petit endroit ; mais demain...... Adieu.

BLONDEL.

Allons, prenons patience. Antonio.

ANTONIO.

Plaît-il ?

BLONDEL.

Vas voir s'il n'y a pas d'autre retraite aux environs.

SCENE VII.

BLONDEL, MARGUERITE, Comtesse de Flandre & d'Artois.

(*Alors paroissent des gens de toute sorte, des domestiques, des Chevaliers. Ils donnent le bras à Marguerite, elle paroît descendre de son palefroi, & est accompagnée de femmes suivantes. Elle a l'air de donner des ordres.*)

BLONDEL.

CIEL ! que vois-je ? c'est la Comtesse de Flandre ! c'est Marguerite : c'est le tendre & malheureux objet de l'amour de l'infortuné Richard ! Ah ! j'accepte le présage : sa rencontre ici ne peut-être qu'un coup du ciel. Mais, peut-être me trompai-je!.... Voyons si vraiment c'est elle. Si c'est Marguerite, son ame ne pourra se refuser aux douces impressions d'un air qu'en des temps fortunés son amant a fait pour elle.

(*Il joue cet air sur son violon. Dès les premieres phrases, Marguerite s'arrête, écoute, s'approche.*)

MARGUERITE.

O ciel, qu'entends-je !.... Bon homme, qui peut vous avoir appris l'air que vous jouez si bien sur votre violon ?

BLONDEL.

Madame, je l'ai appris d'un brave écuyer, qui venoit de la Terre Sainte, & qui, disoit-il, l'avoit entendu chanter au Roi Richard.

MARGUERITE.

Il vous a dit la vérité.

BLONDEL.

Mais, Madame, vous, qui avez la voix d'un

Ange, n'êtes-vous pas cette grande Dame qui doit occuper la maison qu'on m'a dit être ici près ?

MARGUERITE.

Oui, bon homme.

BLONDEL.

Ayez pitié, je vous prie, d'un pauvre aveugle, & permettez-lui d'y passer cette nuit, dans le lieu où il n'incommodera personne.

MARGUERITE.

Ah ! je le veux bien, pourvu que vous répétiez plusieurs fois l'air que vous venez de jouer.

BLONDEL.

Ah ! tant qu'il vous plaira !

MARGUERITE, *à ses gens.*

Je vous recommande ce bon vieillard.

(*Beatrix paroît & la Comtesse s'appuie sur elle ; après avoir écouté encor l'air que joue Blondel la Comtesse sort.*)

SCENE VIII.

BLONEL *se met à jouer plusieurs fois ce même air, avec des variations. Pendant ce temps, tout le bagage se décharge : les gens de la Comtesse vont & viennent. On voit de temps en temps Williams & sa fille fort occupés. On dresse une grande table à la porte ; on y met du vin & des verres.*

UN PREMIER DOMESTIQUE *à Blondel.*

ALLONS, bon homme, mettez-vous là, vous boirez un coup avec nous.

BLONDEL.

Antonio ;

ANTONIO.

Me voilà.

(*Blondel lui donnant son verre plein.*)

Tiens, bois, mon fils, bois.

(*On verse à Blondel un second verre, & il dit après avoir bu :*)

En vous remerciant, mes amis ; mais je veux payer mon écot.

UN DOMESTIQUE.

Hé ! comment ça ?

BLONDEL.

En vous disant une chanson, & vous ferez chorus.

UN AUTRE DOMESTIQUE.

Allons, c'est un bon vivant. Courage, pere.

BLONDEL, *joue du violon en chantant.*

Que le Sultan Saladin
Rassemble dans son jardin
Un troupeau de Jouvencelles,
Toutes jeunes, toutes belles,
Pour s'amuser le matin ;
C'est bien, c'est bien,
Cela ne nous blesse en rien :
Moi je pense comme Grégoire,
J'aime mieux boire.

(*Ces deux vers sont repris en chœur.*)

BLONDEL.

Qu'un Seigneur, qu'un haut Baron,
Vende jusqu'à son donjon
Pour aller à la croisade,
Qu'il laisse sa camarade
Dans les mains des gens de bien ;
C'est bien, c'est bien,
Cela ne nous blesse en rien ;
Moi je pense comme Grégoire,
J'aime mieux boire.

A la fin de ce couplet paroît UN OFFICIER de la Comtesse, *qui dit.*

Ayez à finir ; voilà Madame qui va se retirer dans son appartement.

UN DOMESTIQUE.

Rachevons ; encore un couplet, pere.

BLONDEL.

Que le vaillant Roi Richard,
Aille courir maint hasard,
Pour aller loin d'Angleterre,
Conquérir une autre terre,
Dans le pays d'un païen ;
C'est bien, c'est bien,
Cela ne nous blesse en rien ;
Moi je pense comme Grégoire ;
J'aime mieux boire.

(On se leve de table.)

BEATRIX, *paroît & dit.*

Madame vous entend de son appartement. (*Blondel feint de prendre Beatrix pour son petit garçon ; de-là le lazzi commun : on emporte les lumieres ; on voit passer des lanternes. Antonio mene Blondel.*

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre représente un château fort, propre à renfermer des prisonniers ; sur le devant est une terrasse, au devant d'une porte ; elle est entourée de grilles de fer, & cette terrasse est disposée de façon que Richard, lorsqu'il y est, ne peut voir le fond du Théâtre, qui représente un fossé, revêtu extérieurement d'un parapet ; c'est sur la terrasse que paroît Richard, & c'est sur le parapet que Blondel est vu.

SCENE PREMIERE.

(*Le Théâtre est peu éclairé, sur-tout dans le fond ; il s'éclaire par degrés ; l'aurore se leve après le crépuscule. On joue une marche pendant laquelle des soldats paroissent sur la terrasse, d'autres sortent du Château-fort pour fair le tour des remparts extérieurs.*

LE ROI RICHARD, FLORESTAN.

FLORESTAN.

L'AURORE va se lever, profitez-en, Sire, pour votre santé : dans une heure on va vous renfermer.

RICHARD.

Floreſtan !

FLORESTAN.

Sire.

RICHARD.

Votre fortune est dans vos mains.

FLORESTAN.

Je le sais, Sire, mais mon honneur....?

RICHARD.

Pour un perfide ! pour un traître !

FLORESTAN.

Pour un traître ! S'il l'étoit, Sire, je ne le servirois pas. Non, non, je ne le servirois pas, si je croyois qu'il fût un perfide.

RICHARD.

Mais Florestan.....

Florestan fait une révérence respectueuse, ne répond rien & sort.

SCENE II.

RICHARD *sur la terrasse.*

AH ! grand Dieu ! quel funeste coup du sort ! Couvert de lauriers cueillis dans la Palestine, au milieu de ma gloire, dans la vigueur de l'âge, être obscurément confiné comme le dernier des hommes, dans le fond d'une prison !

(*Il se leve.*)

Si l'univers entier m'oublie,
S'il faut passer ici ma vie,
Que sert ma gloire, ma valeur?

(*Il regarde un portrait de Marguerite.*)

Douce image de mon amie,
Viens calmer, consoler mon cœur,
Un instant suspends ma douleur.

O ! souvenir de ma puissance !
Crois-tu ranimer ma constance ;
Non, tu redoubles mon malheur :
O mort ! viens terminer ma peine,
O mort ! viens, viens briser ma chaîne !
L'espérance a fui de mon cœur.

SCENE III.

SCENE III.

RICHARD, BLONDEL, ANTONIO.

Richard se rasseoit ; il a le coude appuyé sur une saillie de pierre, & paroît abîmé dans le plus profond chagrin : sa tête est en partie cachée par sa main.)

BLONDEL.

PETIT garçon, arrêtons-nous ici : j'aime à respirer cet air frais & pur qui annonce & accompagne le lever de l'aurore. Où suis-je, à présent ?

ANTONIO.

Près du parapet de cette forteresse, où vous m'avez dit de vous mener.

BLONDEL.

C'est bon. (*Il semble tâter ce parapet pour monter dessus.*)

ANTONIO.

Ah ! ne montez pas dessus ce parapet, vous tomberiez dans un grand fossé plein d'eau, & vous vous noyeriez.

BLONDEL.

Ah ! je n'en ai pas d'envie. Tiens mon fils, voilà de l'argent, vas-nous chercher quelque chose pour déjeûner.

ANTONIO.

Ah ! vous me donnez trop.

BLONDEL.

Le reste sera pour toi.

ANTONIO.

En vous remerciant. (*Il part.*)

BLONDEL.

Quand tu seras revenu, nous irons promener. Sans doute que les campagnes sont aussi belles que je les ai vues autrefois. Au défaut de mes yeux, je me plais à l'imaginer. Tu ne réponds pas. Ah ! est-il parti ?

SCENE I.V.

RICHARD *sur sa terrasse* ; BLONDEL *monte & s'arrange sur le parapet.*

RICHARD.

UNE année ! une année entiere se passe, sans que je reçoive aucune consolation, & je ne prévois aucun terme au malheur qui m'accable !

BLONDEL.

S'il est ici, le calme du matin, le silence qui regne dans ces lieux laissera sans doute pénétrer ma voix jusqu'au fond de sa retraite. Hé ! s'il est ici, peut-il n'être pas frappé d'une romance qu'autrefois l'amour lui a inspirée. Auteur, amoureux & malheureux : que de raisons pour s'en souvenir.

RICHARD.

Trône, grandeurs, souveraine puissance ! vous ne pouvez donc rien contre une telle infortune ? Et Marguerite ! Marguerite ! (*Pendant ce couplet, Blondel paroît accorder son violon presqu'en sourdine, afin de faire sentir qu'il est très-loin. Lors du mot Marguerite.*) Quels sons ! ô Ciel, est-il possible, qu'un air que j'ai fait pour elle, ait passé jusqu'ici ! Ecoutons.

BLONDEL *commence à chanter.*

Une fievre brûlante
Un jour me terrassoit,

RICHARD.

Quels accens ! quelle voix !.... je la connois.

BLONDEL.

Et de mon corps chassoit
Mon ame languissante ;
Madame approche de mon lit,
Et loin de moi la mort s'enfuit.(*il s'arrête & écoute.*)

Digitized by Google

(Pendant ce couplet, Richard marque tous les degrés de surprise, de joie & d'espérance. Il cherche à se rappeller la fin du couplet, s'en souvient, & dit :)

RICHARD.

Un regard de ma belle
Fait dans mon tendre cœur,
A la peine cruelle,
Succéder le bonheur.

(Pendant ce couplet, Blondel marque la plus grande surprise de joie, il a même l'air de se trouver mal de saisissement.)

BLONDEL.

Dans une tour obscure
Un Roi puissant languit,
Son serviteur gémit
De sa triste aventure.

RICHARD, *(dit.)*

C'est Blondel ! Ah grands Dieux ! *(Il pose son visage sur ses mains.)*

Si Marguerite étoit ici,
Je m'écrirois, plus de souci.

ENSEMBLE.

sa
Un regard de belle
ma
son
Fait dans tendre cœur,
mon
A la peine cruelle,
Succéder le bonheur.

(Blondel répete le refrain, en faisant la deuxieme partie ; il danse, il saute, exprime sa joie, par l'air qu'il joue sur son violon.)

Digitized by Google

SCENE V.

BLONDEL, RICHARD, DES SOLDATS.

(Le Gouverneur & des Soldats font rentrer le Roi ; la porte de la terrasse se ferme. Les Soldats, entendent le violon de Blondel, s'emparent de lui, & le font passer par une poterne & entrer dans les fortifications ; alors il paroît au-devant du théâtre.)

LES SOLDATS.

SAIS-TU ? connois-tu ? sais-tu ?
Qui peut t'avoir répondu ?
Réponds, réponds, réponds vîte ?
Ah ! que tu n'en es pas quitte.

BLONDEL. (*feignant d'avoir peur.*)
Sans doute quelque passant
Que divertissoit mon chant.

LES SOLDATS.
En prison, vîte en prison,
Tu diras-là ta chanson.

BLONDEL.
Ah ! Messieurs, point de colere,
Ayez pitié de ma misere ;
Les Sarrasins furieux,
De la lumiere des Cieux,
Ont privé mes pauvres yeux.

LES SOLDATS.
Ah ! tant mieux pour toi, tant mieux,
Tu périrois dans ces lieux
Si tu portois de bons yeux.

BLONDEL.
Ah ! Messieurs, attendez donc,
Je dois obtenir pardon ; (*avec plus de fermeté.*)
Je veux parler à Monsieur,
A Monsieur le Gouverneur,

Pour un avis important
Qu'il doit ſavoir à l'inſtant.

DES SOLDATS *à un Officier.*

Il veut parler à Monſieur,
A Monſieur le Gouverneur.

BLONDEL.

Pour un avis important
Qu'il doit ſavoir à l'inſtant.

LES SOLDATS.

Pour un avis important
Qu'il doit ſavoir à l'inſtant ?

LES OFFICIERS ET LES SOLDATS.

Tu vas parler à Monſieur,
A Monſieur le Gouverneur,
Puiſque l'avis important
Doit être ſu dans l'inſtant :
Le voici ; mais prends garde à toi :
Oui, ſur ma foi,
Tu périrois
Si tu mentois,
Si tu mentois à Monſeigneur ;
A Monſeigneur le Gouverneur.

SCENE VI.

LES MEMES, ET FLORESTAN, Gouverneur.

UN SOLDAT.

VOICI Mgr. le Gouverneur.

BLONDEL.

Où eſt-il, Mgr. le Gouverneur ?

FLORESTAN.

Me voilà.

BLONDEL.

De quel côté ? où eſt-il ?

FLORESTAN. (*le prenant par le bras.*)

Ici.

BLONDEL.

J'ai un avis important à lui donner.

FLORESTAN.

Hé bien ! de quoi s'agit-il ? Mais ne cherche point à mentir, ni à m'amuſer, car à l'inſtant tu perdrois la vie.

BLONDEL.

Ah ! Monſeigneur! c'eſt être déja mort à moitié que d'avoir perdu la vue : eh ! comment un pauvre aveugle pourroit-il prétendre à vous tromper ?

FLORESTAN.

Hé bien ! parle.

BLONDEL.

Etes-vous ſeul ?

FLORESTAN.

Oui. Retirez-vous, vous autres. (*Les Soldats ſe retirent dans le fond.*)

BLONDEL.

Monſeigneur, c'eſt que la belle Laurette...

FLORESTAN.

Parle bas.

BLONDEL.

C'eſt que la belle Laurette m'a lu la lettre que vous lui avez écrite, afin que vous viſſiez que je ſuis envoyé par elle : or, vous y dites que vous vous jettez à ſes pieds, & vous lui demandez un rendez-vous pour cette nuit.

FLORESTAN.

Hé bien, mon ami !

BLONDEL.

Hé bien, Monſeigneur, elle m'a dit de vous dire que vous pourriez venir à l'heure que vous voudriez.

FLORESTAN.

Comment, à l'heure que je voudrois ?

BLONDEL.

Il y a chez ſon pere, une Dame de haut parage, qui, pour célébrer la joie d'une nouvelle intéreſſante, y donne toute la nuit à danſer, à boire, manger & rire, & vous pourriez y venir ſous quelque prétexte;

alors la belle Laurette trouvera bien l'occasion de vous dire quelque petite chose.

FLORESTAN.

C'est donc pour me parler que tu as chanté ?

BLONDEL.

C'est pour être mené vers vous, que j'ai fait tout ce bruit avec mon violon.

FLORESTAN.

Il n'y a pas de mal : dis-lui que j'irai. Mais, se servir d'un aveugle pour faire une commission ! ah ! elle est charmante ! Va-t'en.

BLONDEL.

Mais, Monsieur le Gouverneur ! Monsieur le Gouverneur !

FLORESTAN.

Hé bien ?

BLONDEL.

Ah ! vous voilà de ce côté-là. Pour qu'on ne soupçonne rien de ma mission, grondez-moi bien fort, & renvoyez-moi.

FLORESTAN.

Tu as raison ; ce drôle a de l'esprit.

Pour le peu que tu m'as dit
Falloit-il faire ce bruit.

BLONDEL.

Ah ! je n'ai pas fait de bruit :
Vos Soldats ont fait ce bruit.

LES SOLDATS.

Téméraire, téméraire,
Tu devrois, tu dois te taire ;
Alarmer la garnison,
Tu devrois être en prison.



SCENE VII.

LES MÊMES, ET ANTONIO, (*il a un pain passé dans son bâton.*)

ANTONIO.

Ah! Messieurs, pardon, pardon,
Ayez pitié de sa misere;
Les Sarrasins furieux,
Ont privé ses pauvres yeux
De la lumiere des Cieux.

LES SOLDATS.

Ah! tant mieux, tant mieux;
S'il avoit porté de bons yeux
Il périroit dans ces lieux.
Vas, retire toi,
Mais prend garde à toi;
Ici si jamais
Tu paroissois,
Tu périrois.

BLONDEL.

Messieurs, croyez moi,
Ici si jamais
Je revenois,
Je me soumets
A votre loi.
Ah! croyez-moi,
Ah! croyez-moi.

ANTONIO.

Ici si jamais
Il revenoit,
Ah! ce seroit
Sans moi, sans moi.
Ah! ce seroit
Sans moi, sans moi.

(*Blondel s'en va en repassant par la poterne avec son guide, & les Soldats & le Gouverneur, par la porte qui lui a servi d'entrée.*)

Fin du second Acte.

ACTE III.

ACTE III.

Le Théâtre repréſente la grande ſalle de la maiſon de Williams.

SCENE PREMIERE.

(On entend la ritournelle du morceau.)

BLONDEL, DEUX HOMMES de la Comteſſe.

BLONDEL.

Il faut, il faut,
Il faut que je lui parle.

LES DEUX HOMMES.

Il faut, il faut !

Vous ne pouvez lui dire un mot.

BLONDEL.

Mon cher Urbin, mon ami Charle,
Il faut que je lui diſe un mot

LES DEUX HOMMES.

On chaſſeroit Urbin & Charle
Si nous vous laiſſions dire un mot.

BLONDEL.

Tout au plutôt, tout au plutôt

LES DEUX HOMMES.

Sortez, Sortez tout au plutôt.

BLONDEL.

Mon cher Urbin, mon ami Charle.

LES DEUX HOMMES.

Nous allons partir à l'inſtant.
Oui, dans l'inſtant.

BLONDEL.

A l'inſtant, Ciel ! quoi, dans l'inſtant !
Voici de l'or.

LES DEUX HOMMES.

De l'or !

(A part.)
Eſt-ce de l'or ? oui c'eſt de l'or,
De l'or ! attendez, mais comment
Peut-il parler en ce moment ?

BLONDEL.

De l'or, afin que je lui parle,

LES DEUX HOMMES.

Le pourroit-il en ce moment.

BLONDEL.

Ah ! que je lui parle à l'inſtant.

LES DEUX HOMMES.

A la dame de compagnie,
Oui, oui, nous pourrions dire ſon envie

Dans ce moment.

Eh bien ! ſoit, ah ! que je lui parle,
Mon cher Urbin, mon ami Charle.
Pourvu que je lui diſe un mot,
Je ſuis content; mais au plutôt.

A la dame de compagnie.

On peut lui dire qu'il la prie....

Dans ce moment,

Tout au plutôt.

SCENE II.

LA DAME DE COMPAGNIE, LA COMTESSE, SIR Ƒ WILLIAMS, LES CHEVALIERS, LE SÉNÉCHAL.

(*La Dame de compagnie arrive avant la Comteſſe & ſes Chevaliers ; les deux hommes qui étoient ſur la ſcene vont parler à la Dame de compagnie, qui ſort avec eux ; il reſte avec la Comteſſe une autre Dame de Compagnie ; la Comteſſe a un papier à la main.*)

LA COMTESSE.

SIR Ƒ Williams, je ne peux trop vous remercier du gracieux accueil que j'ai reçu chez vous.

WILLIAMS.

Madame, que ne puis-je vous y retenir plus long-temps.

LA COMTESSE.

Cela ne peut être.

LE SÉNÉCHAL.

Madame, tout ſera bientôt prêt pour votre départ.

LA COMTESSE.

Ah ! Chevalier, ce ſoir aſſignera le terme à notre voyage ; qu'il m'en coûte de vous dire ce qui va le déterminer !

LE SÉNÉCHAL.

Quoi donc, Madame ?

LA COMTESSE.

Je vais consacrer me jours à une retraite éternelle.

LE SÉNÉCHAL.

Vous, Madame !

LA COMTESSE.

Un long chagrin qui me dévore me rend incapable de m'occuper du bonheur de mes sujets ; je vais, Chevalier, faire ajouter quelques mots à cet écrit ; vous le remettrez aux Etats assemblés ; ce sont mes volontés.

SCENE III.

LES MEMES, BÉATRIX, Dame suivante.

BÉATRIX.

MADAME.

LA COMTESSE.

Que voulez-vous ?

BÉATRIX.

Ce bon homme à qui vous avez permis de passer la nuit dans ce logis, & qui n'est plus aveugle....

LA COMTESSE.

Eh bien ?

BÉATRIX.

Il demande l'honneur de vous être présenté.

LA COMTESSE.

Que veux-il ? Ah ! Ciel.

BÉATRRIX.

Je lui ai dit que Madame étoit bien triste, il m'a répondu, si je lui parle je la rendrai bien gaie. (*Blondel chante :* Un regard de ma belle.) Entendez-vous sa voix, Madame, il l'a très-belle.

LA COMTESSE.

Qu'il paroisse, peut-être a-t-il appris cette complainte de la bouche même de Richard, peut être... (*Elle parle à celui de ses Officiers qui cachette le papier :*) Vous mettez la suscription telle que je vais vous la dicter.

SCENE IV.

LES MEMES, BLONDEL.

LA COMTESSE.

HE bien ! bon homme, on dit que vous demandez à m'être préſenté.

BLONDEL.

Oui, Madame ; mais qu'il eſt difficile d'aprocher des grands, même pour leur rendre ſervice.

LA COMTESSE.

Qui étoit celui qui vous a appris ce que vous chantiez ſi bien tout à l'heure, & en quel lieu de la terre avez appris cette complainte ?

BLONDEL.

Je ne peux le dire qu'à vous.

(*Beatrix ſe retire.*)

LA COMTESSE.

Hier, vous étiez aveugle.

BLONDEL.

Oui, Madame, mais le ciel m'a rendu la vue, & quelles graces n'ai-je point à lui rendre, puiſqu'il me fait jouir de la préſence de Madame Marguerite, Comteſſe de Flandre & d'Artois.

LA COMTESSE.

O Ciel ! vous me connoiſſez.

BLONDEL.

Oui, Madame, & reconnoiſſez Blondel.

LA COMTESSE.

Quoi ! c'eſt vous Blondel, vous étiez avec le Roi, où l'avez-vous laiſſé ?

BLONDEL.

Le Roi, le Roi, que je cherchois depuis un an ; le Roi, Madame, eſt à cent pas d'ici,

LA COMTESSE.

Le Roi !

BLONDEL.

Il eſt priſonnier dans ce château que vous voyez de vos fenêtres, car, ſans le voir, je lui ai parlé ce matin.

LA COMTESSE.

Ah ! Dieux, Ah ! Blondel ! Chevaliers ?

BLONDEL.

Madame, qu'allez-vous dire ?

LA COMTESSE.

Qu'ai-je à craindre ? ce ſont mes Chevaliers, tous attachés à moi, à ma perſonne, & Sir Williams eſt Anglois.

(*Les Chevaliers, Williams & Béatrix s'approchent.*)

BLONDEL.

Oui, Chevaliers, oui ce rempart
Tient priſonnier le Roi Richard.

LES CHEVALIERS.

Que dites-vous ! le Roi Richard ?
Richard ! qui ? le Roi d'Angleterre?

BLONDEL.

Oui, Chevaliers, oui, ce rempart
Tient priſonnier le Roi Richard ;
C'eſt-là qu'eſt le Roi d'Angleterre !

LES CHEVALIERS.

Qui vous l'a dit ; par quel haſard ?
Avez-vous connu cette affaire?
Comment ſavez-vous ce myſtere ?

LA COMTESSE.

Qui vous l'a dit ? par quel haſard ?
Ah ! grands Dieux, mon cœur ſe ſerre.

BLONDEL.

Par moi, qui, ſous cet habit vil,
M'en ſuis approché ſans péril ;
Sa voix a pénétré mon ame ;
Je la connois, oui, oui, Madame,

Digitized by Google

Oui, Chevaliers, oui ce rempart,
Tient prisonnier le Roi Richard.

LA COMTESSE.

Ah ! s'il est vrai, quel jour prospere !
Ah ! grands Dieux... ah ! mon cœur se serre,
De joie & de saisissement.

LES CHEVALIERS, WILLIAMS, BÉATRIX ET LA COMTESSE.

Ah ! grands dieux, quel étonnemment !
Quel bonheur ! quel événement !
Travaillons à sa délivrance ;
Marchons, marchons.

BLONDEL.

Point d'imprudence ;
Travaillons à sa délivrance,
Non, il faut agir prudemment.

LES CHEVALIERS.

Travaillons à sa délivrance.

LA COMTESSE.

Que faire pour sa délivrance ?
Ah ! Blondel, quel heureux moment !
Que faire pour sa délivrance ?
Chevaliers, écoutez Blondel.

LES CHEVALIERS.

Blondel ! Blondel ! oui, c'est Blondel ;

LA COMTESSE.

Chevaliers, connoissez Blondel ;
Ah ! quel bonheur, quel coup du Ciel !

BLONDEL.

Travaillons à sa délivrance,
Et ne parlons point de Blondel.



SCENE V.

LES CHEVALIERS, BLONDEL, LA COMTESSE, SIRE WILLIAMS.

LA COMTESSE.

Ah ! Chevaliers, ah ! Sire Williams, & vous Blondel, mon cher Blondel, voyez entre vous ce qu'il convient de faire pour délivrer le Roi ; la joie, la surprise, cette nouvelle m'a saisie, de maniere que je ne peux jouir de ma réflexion ; servez-vous de tout mon pouvoir, c'est de moi, c'est de mon bonheur que vous allez vous occuper.

(*Elle sort, en s'appuyant sur les bras de ses femmes.*)

SCENE VI.

LE SÉNÉCHAL, WILLIAMS, BLONDEL, ET DEUX CHEVALIERS.

LE SÉNÉCHAL.

Oui, c'est l'infortune de Richard qui faisoit toute sa peine.

BLONDEL.

Sires Chevaliers, Sire Williams, le tems est précieux, voyons quels sont les moyens qui s'offrent à nous pour délivrer Richard ; sachons d'abord quel est l'homme qui le garde : Williams, quel homme est-ce que ce Gouverneur ? le connoissez-vous ?

WILLIAMS.

Que trop.

BLONDEL.

L'intérêt peut-il quelque chose sur lui ?

WILLIAMS.

Non.

BLONDEL.

Et la crainte ?

WILLIAMS.

Encore moins.

BLONDEL.

Ni l'intérêt ni la crainte, c'eſt un homme bien rare : écoutez, Chevaliers, & vous Williams, voici mon avis : le Gouverneur va venir parler à votre fille.

WILLIAMS.

Parler à ma fille !

BLONDEL.

Oui, il ſait que ce ſoir vous donnez un bal, une fête.

WILLIAMS.

Moi !

BLONDEL.

Oui, vous, & faites tout préparer à l'inſtant pour recevoir ici les bonnes gens des noces qui s'amuſent ici près, & que j'ai prévenus de votre part.

WILLIAMS.

Des noces ! un bal ! il ſait que je donnerois une fête ; & de qui auroit-il pu ſavoir ?...

BLONDEL.

De moi.

WILLIAMS.

De vous ! eh ! comment cela ſe peut-il ?

BLONDEL.

Enfin, il le ſait, je vous le dirai ; mais ne perdons pas un inſtant, il viendra ici dans l'eſpoir que cette fête lui donnera les moyens de parler à la belle Laurette.

WILLIAMS.

Ah ! qu'il lui parle.

BLONDEL.

Oui, il lui parlera, mais qu'auſſi-tôt il ſoit entouré des Officiers de la Princeſſe, qu'il ſoit ſommé de rendre le Roi, s'il refuſe, alors la force....

LE SÉNÉCHAL.

Oui, la force : Armons-nous, forçons le château.

WILLIAMS.

WILLIAMS.

Forcer le château ! & que peuvent vingt ou trente hommes, armés seulement de lances & d'épées, contre cent hommes de garnison placés dans un château-fort.

LE SÉNÉCHAL.

Vingt ou trente hommes ! & les soldats qui jusqu'ici ont servi d'escorte à Marguerite, & qui sont dans la forêt voisine en attendant notre retour ; je vais les faire avancer ; & que ne peuvent la valeur, notre exemple, & le desir de délivrer le Roi?

BLONDEL.

Ah ! Sénéchal, vous me rendez la vie ; est-il quelqu'un de nous qui ne se sacrifie pour une si belle cause ! Williams, Richard est dans les fers, & vous êtes Anglois.

WILLIAMS.

Ou le délivrer, ou mourir.

BLONDEL.

Sénéchal, faites promptement avancer votre escorte, armez vos Chevaliers, que Florestan soit arrêté, & dès que nos gens seront au pied des murailles, le signal de l'assaut. J'ai remarqué un endroit foible, où, à l'aide des travailleurs, j'espere faire brêche, & montrer à nos amis le chemin de la gloire : en attendant, Williams, faites tout préparer ici pour la danse.

(*Williams sort.*)

SCENE VII.

BLONDEL, *seul.*

Si l'amitié la plus pure, si l'ardeur la plus vive peuvent inspirer un cœur tendre & sensible ; que ne dois-je pas attendre des motifs qui m'enflamment ?

SCENE VIII.

WILLIAMS, LAURETTE, DES DOMESTIQUES.

WILLIAMS, *aux garçons.*

ALLONS, venez vous autres, & rangez cette Salle; préparez tout ici, on va danſer. (*Les garçons rangent les meubles.*)

LAURETTE, *entrant.*

On va danſer?

WILLIAMS.

Oui ma fille, ma chere fille.

LAURETTE.

Ma chere fille! ah! mon pere n'eſt plus faché; ah! ſi le Chevalier le ſavoit, peut-être pourroit-il...

Pendant la ritournelle du morceau ſuivant, Blondel eſt ſur un des côtés de la ſcene oppoſé à Laurette; il lui fait ſigne de s'approcher, elle marque ſon étonnement voyant qu'il n'eſt plus aveugle.

SCENE IX.

LES MEMES, BLONDEL.

BLONDEL, *à Laurette.*

LE Gouverneur, après la danſe,
Viendra ſe rendre dans ces lieux.

LAURETTE.

Ah! quel bonheur! que ſa préſence
Pour moi doit embellir ces lieux.

BLONDEL, *à Williams qui approche.*

Nous n'avons point de myſtere,
Je lui diſois, que mes yeux
Revoient enfin les cieux.

LAURETTE.

Nous n'avons point de myſtere,
Non mon pere, non mon pere,
Ce bon homme doit vous plaire.

WILLIAMS.

Parlez, parlez ſans myſtere,
Ce bon homme a ſu me plaire.

LAURETTE, *à part.*

Eſt-il bien sûr de ma tendreſſe ?
Me ſera-il toujours conſtant ?

BLONDEL.

Si vous aviez vu ſon ivreſſe,
Son cœur ſera toujours conſtant.

LAURETTE.

Son ivreſſe !
Son cœur ſera toujours conſtant.

WILLIAMS.

Il te diſoit, que ſes yeux
Revoient enfin la lumiere.

LAURETTE.

Oui, mon pere, oui, mon pere
Nous n'avons pas de myſtere,
Il me diſoit, que ſes yeux
Revoient enfin les cieux.

BLONDEL.

Nous n'avons point de myſtere,
Je lui diſois, que mes yeux
Revoient enfin les cieux;
Je voulois vous dire encore:

LAURETTE.

Je ne veux point qu'il ignore.

WILLIAMS.

Il te diſoit que ſes yeux....

LAURETTE.

Oui, mon pere, &c.

SCENE X.

WILLIAMS, LAURETTE, ANTONIO.

(*Les noces paroiſſent, enſuite on danſe.*)

UN PAYSAN.

Eh zig, & zoc,
Eh fric, & froc,
Quand les bœufs
Vont deux à deux,
Le labourage en va mieux.

Sans berger, ſi la bergere
Eſt en un lieu ſolitaire,
Tout pour elle eſt ennuyeux;
Mais ſi le berger Sylvandre
Auprès d'elle vient ſe rendre,
Tout s'anime à l'entour d'eux:
Eh zig, & zoc,
Eh fric, & froc,
Quand les bœufs
Vont deux à deux,
Le labourage en va mieux.
Qu'en dites vous, ma commere?
Eh! qu'en dites-vous, compere?
Rien ne ſe fait bien qu'à deux;
Les habitans de la terre,
Hélas! ne dureroient guere,
S'ils ne diſoient pas entre eux:
Eh zig, & zoc, &c.

Pendant cette danſe le Gouverneur entre; il ſalue Williams & s'approche enſuite de Laurette. Pendant la derniere repriſe de la danſe on entend un roulement de tambour, Floreſtan veut ſortir.

FLORESTAN.

Ciel, qu'entend-je!

WILLIAMS, *& les Officiers de Marguerite mettant le ſabre à la main.*

Je vous arrête.

FLORESTAN.

Vous ?

WILLIAMS.

Moi.

FLORESTAN.

Dieux, quelle trahiſon !

LES CHEVALIERS.

Que Richard, à l'inſtant,
Soit remis dans nos mains,
Oui, qu'ici ſes deſtins
Soient remis dans nos mains.

FLORESTAN.

Non, jamais ſes deſtins
Ne ſeront dans vos mains.

Les chevaliers emmenent Floreſtan ; & Williams ſort du côté oppoſé pour aller joindre le Sénéchal & Blondel.

(Le Théâtre change, & repréſente l'aſſaut donné à la fortereſſe par les troupes de Marguerite ; Blondel & Williams encouragent les aſſiégeans ; les aſſiégés reçoivent un renfort, & repouſſent l'attaque avec avantage.

Blondel alors jette ſon habit d'aveugle, & ſous celui que couvroit ſa caſaque, il ſe met à la tête des pionniers, il les place, & leur fait attaquer l'endroit foible dont il a parlé ; l'aſſaut continue ; on voit paroître, ſur le haut de la fortereſſe, Richard, qui, ſans armes, fait les plus grands efforts pour ſe débarraſſer de trois hommes armés ; dans cet inſtant la muraille tombe avec fracas. Blondel monte à la breche, court auprès du Roi, perce un des ſoldats, lui arrache ſon ſabre ; le Roi s'en ſaiſit, ils mettent en fuite les ſoldats qui s'oppoſent à eux ; alors Blondel ſe jette aux genoux de Richard, qui l'embraſſe : dans ce moment le chœur chante, vive Richard, *ſur une fanfare très-éclatante ; les aſſiégeans*

Digitized by Google

arborent le drapeau de Marguerite ; dans ce moment elle paroît, ſuivie de ſes femmes & de tout le peuple ; elle voit Richard délivré de ſes ennemis, & conduit par Blondel, elle tombe évanouie, ſoutenue par ſes femmes, & ne reprend ſes eſprits que dans les bras de Richard.

Floreſtan enſuite eſt conduit aux pieds du Roi par le Sénéchal & Williams ; Richard lui rend ſon épée ; toute cette action ſe paſſe ſur la marche ; depuis la fanfare qui termine le combat.)

RICHARD.

O ! ma chere Comteſſe !
O ! doux objet de toute ma tendreſſe.

MARGUERITE.

Ah ! Richard, ô ! mon Roi, ah ! Dieux

RICHARD.

A la tendreſſe
Je dois ce moment heureux.

MARGUERITE, *montrant Blondel.*

C'eſt à Blondel, c'eſt à ſon cœur.

RICHARD, *embraſſe Blondel.*

C'eſt à ton cœur.

RICHARD.

Qu'en ce jour je dois mon bonheur.
Délivré par ceux que j'aime,
De mes ſujets oublié,
C'eſt l'amour & l'amitié
Qui font mon bonheur ſuprême.

MARGUERITE.

Qu'en ce jour je dois ce bonheur.

MARGUERITE, BLONDEL.

C'eſt l'amour & l'amitié
Qui font ſon bonheur ſuprême.

CHŒUR.

LES FEMMES de la Comteſſe, LAURETTE, ANTONIO & LES PAYSANS.

Ah ! que le bonheur ſuprême
L'accompagne chaque jour,

LA COMTESSE, RICHARD, BLONDEL, WILLIAMS, FLORESTAN & LES CHEVALIERS.

Ah ! que le bonheur ſuprême
L'accompagne chaque jour.

Digitized by Google

Que le bonheur l'accompagne sans cesse ;
Ah ! quel plaisir, quelle ivresse,
C'est un Roi, oui c'est lui même,
Qui paroît dans ce séjour

MARGUERITE, RICHARD, BLONDEL.

Non, l'éclat du diadême
Ne vaut pas un si beau jour.

MARGUERITE, *à Florestan & à Laurette.*

Vous ! commencez ma récompense,
Heureux amans je vous unis.
(*à Williams.*)
Souffrez que ce nœud mette un prix
A notre reconnoissance.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Heureux amans.

TRIO.

MARGUERITE.	RICHARD.	BLONDEL.
C'est l'amitié fidele Qui finit mon malheur, Qu'un amour éternele Assure ton bonheur	C'est l'amitié fidele Qui finit mon malheur, Et l'amour de ma belle Assure mon bonheur.	Pour un sujet fidele Est-il plus grand bonheur, Quand il voit que son zele Finit votre malheur

CHŒUR.

RICHARD, LA COMTESSE, FLORESTAN, WILLIAMS, LES CHEVALIERS.	LAURETTE, LES FEMMES de la Comtesses, & LES PAYSANS.
Ah ! quel bonheur, quelle ivresse, Que le bonheur l'accompagne sans cesse; C'est un Roi, oui, c'est lui même, Qui paroît dans ce séjour.	Que le bonheur l'accompagne sans cesse, Ah ! quel bonheur, quelle ivresse ; C'est un Roi, oui, c'est lui même, Qui paroît dans ce séjour.

RICHARD.

C'est un Roi, oui, c'est lui-même !
Qui vous doit un si beau jour.

MARGUERITE.

Richard m'est rendu dans ce jour.

BLONDEL.

C'est un Roi délivré par l'amour.

CHŒUR.

Ah! quel bonheur, quel plus beau jour,
C'est un Roi qui vous doit un si beau jour.

FIN.

J'AI LU, par ordre de Monsieur le Lieutenant-Général de Police, *Richard, Cœur de Lion, Comédie en trois Actes, mêlée d'Ariettes*, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher la représentation ni l'impression. A Paris, le 19 Octobre 1784.

SUARD.

Vu l'Approbation, permis de représenter & imprimer. A Paris, ce 19 Octobre 1784.

LE NOIR.

Digitized by Google